

Je viens de chez Lacan

Voyons voir si l'étude d'une autre hallucination, commentée par Lacan peut nous apporter quelque chose quant au Réel. Il s'agit de la « truie » dont il est question au séminaire 3 sur les psychoses. Après relecture, j'en ressors avec le sentiment d'un embrouillamini dans lequel je ne sais pas qui parle, ni ce qui est dit... et que ce qui est dit dépend, pour notre compréhension, en grande partie du fait de savoir qui l'a dit. C'est là toute la différence entre une science qui s'occupe seulement de CE qui est dit, le signifié, et d'une discipline comme la psychanalyse, où ce qui importe au psychanalyste (à mon sens) c'est le sujet de l'énonciation, CELUI qui dit. Cela rejoint la préoccupation de Lacan, du moins dans ce qu'il énonce explicitement :

P. 62 (Seuil) : *« qui est-ce qui parle ? Puisqu'il y a hallucination, c'est la réalité qui parle ».*

Nous sommes dans notre sujet : puisqu'il emploie si souvent le mot « réel » pour parler de la réalité, voyons ce que recouvre ici cette réalité puisque, selon lui, elle parle.

C'est pour le moins sujet à discussion. Un paragraphe en haut de la p.59 est particulièrement intéressant à ce sujet. Lacan nous a expliqué qu'il avait rencontré cette femme dans le cadre d'une présentation de malades. Donc, moi, je précise : une pratique psychiatrique et non psychanalytique quoiqu'en aient pu dire les thuriféraires de Lacan. Ça veut dire un entretien, un seul, peut-être d'une demi heure, peut-être de 20 minutes peut-être d'une heure, on ne sait pas. Comment connaître quelqu'un en si peu de temps, alors qu'aucun transfert ne s'est installé ? Et devant une assemblée d'une centaine d'étudiants avides de voir, comme au zoo, et de savoir comme à l'université ?

Dans ce paragraphe en haut de la page 59 on ne sait pas qui parle. Bien sûr, c'est Lacan qui parle à son séminaire, ça, c'est la seule certitude... non, même pas : c'est ce qu'a écrit J. A. Miller de ce qu'il a pu lire des sténotypies prises par la dame sur ce qu'elle a cru entendre de ce que Lacan a peut-être dit. Bref, dans ce paragraphe, nonobstant toutes ces réserves, j'ai le sentiment que c'est Lacan qui parle, et tout à fait comme un psychiatre. On croit retrouver les accents de sa thèse sur Aimée. Certes, il critique la position psychiatrique sans le dire explicitement ainsi, mais enfin, en la critiquant, il rentre dans ce champ : « ... *le délire paranoïaque, puisque c'était une paranoïaque...* ». Le ton est posé, la certitude est posée : on est à l'hôpital psychiatrique et c'est un psychiatre qui parle, sur un mode tautologique : ce qui explique le délire paranoïaque, c'est la paranoïa. Moi je dis (j'assume le sujet de l'énonciation) que, si ceci est dit d'emblée, c'est qu'il y a déjà, entre lui et elle, cette grille de lecture, cet écran qui fait qu'il ne s'adresse pas à quelqu'un avec un nom et un prénom mais à « *une paranoïaque* ». Et je peux le dire à partir de tout un pan de l'enseignement de Lacan qui insiste là-dessus, sur le sujet de l'énonciation, à accueillir comme tel, mais qu'il semble oublier en ce lieu-là, en ce temps-là, pour cette pratique-là.

Il poursuit : « *le délire paranoïaque est loin de supposer une base caractérielle d'orgueil, de méfiance, et de susceptibilité, de rigidité psychologique, comme on dit* ». Il achève de planter le décor, en terminant sur ce « comme on dit » : je ne vais pas encore gloser sur le fait que c'est ce qu'a écrit J.A. Miller de ce qu'il a lu des transcriptions de ce que la secrétaire a tapé de ce qu'elle a cru entendre... mais je vais prendre ce « comme on dit » pour ce qu'il est dans le texte et qui me renvoie en effet à ce que disent les manuels de psychiatrie, dont on reconnaît le ton et le contenu dans cette appréciation « psychologique ». Certes, Lacan s'en sert pour la dénoncer, mais dans le sens : moi, Lacan, j'ai une opinion différente sur le caractère des paranoïaques. Pas dans le sens que j'aurais souhaité, car c'est le sens que j'assume, qui se fiche du diagnostic comme du caractère psychologique des gens, pour entrer

vraiment en contact avec eux dans une relation de sujet à sujet éliminant autant que faire se peut tous ces préjugés.

Alors le décor (psychiatrique) étant planté, on peut entendre ce que dit « la patiente » :
« *Au moins cette jeune fille, à côté de la chaîne d'interprétations, difficile à saisir, dont elle se sentait victime, avait au contraire le sentiment qu'une personne aussi gentille et aussi bonne qu'elle-même, et par-dessus le marché au milieu de tant d'épreuves subies, ne pouvait que bénéficier d'une bienveillance, d'une sympathie générale, et en vérité son chef de service, dans le témoignage qu'il avait eu à faire sur elle, n'en parlait pas autrement que comme une femme charmante et aimée de tous* ».

Qui parle ? Bon, Lacan, Miller, etc. A ma première lecture (qui lit, et comment ?), je me suis dit : ah, bon, Lacan a lu le dossier, il a lu le témoignage du chef de service... Puis, en deuxième lecture, je ne sais plus : reprend-il, dans un discours indirect sous-entendu, le discours de la jeune fille ? Ce serait elle qui dit cela d'elle-même, du moins tel que Lacan nous restitue, avec une subtile ironie qui lui est propre, ce qu'il a cru entendre ? Ou alors ce serait la reprise par Lacan de ce que dit la jeune fille de ce que dit son chef de service sur elle ? Impossible de savoir, mais au passage – dans ma première lecture – je n'ai pas aperçu une bout de phrase important : « *à côté de la chaîne d'interprétations, difficile à saisir, dont elle se sentait victime* ». Pourquoi est-ce que ça m'a échappé ? Parce que ça fait tellement partie du décor (psychiatrique) que ça semble couler de source. C'est tellement évident, n'est-ce pas, puisqu'il s'agit d'une paranoïaque, alors, elle est interprétative, alors elle est persécutée, ce que je lis par habitude dans le « *dont elle se sentait victime* ».

“*Dont elle se sentait victime*”. Qui dit ce “sentait” ? Elle même ? Ou Lacan ? Affinons un peu plus l'analyse. « *Cette jeune fille, (...) avait au contraire le sentiment...* ». Ça c'est intéressant, vu la suite, p. 62 : après avoir dit « *c'est la réalité qui parle* » Lacan ajoute : « *il n'y a pas là-dessus d'ambiguïté, elle ne dit pas j'ai eu le sentiment qu'il me répondait – Trueie,*

elle dit – j'ai dit – je viens de chez le charcutier, et il m'a dit – Truie ». Si on fait le rapprochement des deux passages, il y a pour le moins ambiguïté. Qui a dit, p. 59 qu'elle « *avait le sentiment* » ? Était-ce elle-même, ou était-ce l'appréciation par Lacan de ce qu'il avait entendu (ou lu dans le dossier ?) qui, donc, là, contraste à ce qu'il a entendu plus loin ? Et si c'est ce qu'il a entendu p. 59, pourquoi est-ce que ça ne lui donne pas un doute pour ce qu'il a retenu de ce sur quoi il veut faire porter son enseignement, c'est-à-dire l'échange truie-charcutier ?

C'est très important cette histoire de sentiment, j'y suis très sensible. Je travaille beaucoup là-dessus. Il y a cette femme que j'écoute depuis dix ans et qui me parle souvent de situations dans lesquelles elle me dit qu'on l'a insultée, ou qu'on a pensé d'elle qu'elle était une voleuse, ou qu'elle se reproche d'avoir pu avoir une attitude pouvant laisser penser qu'elle était irrespectueuse des gens. Elle dit d'abord les choses comme des certitudes issues d'un constat de la réalité. Puis, je demande toujours plein de précisions sur la situation, le pourquoi, le comment, le contexte et surtout : qui parle ? Qui a dit que vous êtes une voleuse ? Comment savez-vous que les gens ont pensé du mal de vous ? C'est à ce moment-là seulement qu'elle me sort cette formule « j'ai eu le sentiment qu'il me disait... ». Bref, j'aurais pu m'en tenir à un entretien d'une heure (je suis large) et conclure là-dessus, mais avec du temps on obtient facilement les deux discours, celui de la certitude dans un premier temps : « il m'a insultée, il a pensé que j'étais une voleuse » à celui du doute : « j'ai eu le sentiment que », suivi rapidement du « ah, je me suis fait des idées ». Ce faisant, elle est passée d'une appréciation *objective* de la situation : « il m'a insultée », à un retour sur le sentiment du *sujet* dans la situation : « j'ai eu le sentiment d'être insultée ». On est passé de la science à la psychanalyse. Evidemment, je n'ai pas obtenu de tels retours avant des années de travail avec elle. Mais plus le temps passait et plus elle devenait capable de faire cette analyse toute seule, me disant dès le début de la séance : « je me suis encore fait des idées »... et de me

raconter comment elle a pensé que... s'est angoissée à la pensée que... puis s'est rendu compte que ce devait être « des idées », comme d'habitude. Bref, qu'elle avait eu le sentiment que... mais ce n'était que le sentiment. C'est elle-même qui le dit ainsi.

En insistant sur la réalité qui parle, et non le sentiment, Lacan cherche surtout à asseoir son enseignement. Celui qui l'a déjà entendu perçoit en filigrane la fameuse formule : « ce qui est forclos du symbolique revient dans le réel (qui, au passage, est ici appelé réalité comme dans 90% des usages de Lacan)», elle même reprise de la formule de Freud : « ce qui est refoulé de l'intérieur réapparaît à l'extérieur », mais dans un glissement sémantique sur lequel je me suis déjà exprimé, qui assimile l'extérieur du corps au réel entendu au sens de réalité, l'intérieur du corps étant assimilé à son tour au monde symbolique.

Notons cependant la précision du texte, cocasse : « *elle ne dit pas... elle dit – j'ai dit...* ». Pourtant Lacan nous a dit, en prolégomènes à son récit, qu'il y avait « *des chaînes d'interprétations, difficile à saisir* » : si c'est difficile à saisir, c'est peut-être qu'il faut s'y attarder un peu plus.

Et puis quant au contenu ... que devons-nous comprendre ? Certes, il nous gratifie de quelques paroles que je trouve éminemment sympathiques sur le fait qu'il n'y a pas à comprendre, que si on comprend, on est dans la résistance, et que c'est de notre résistance qu'il s'agit. Il nous dit aussi « *nous avons tous un petit quelque chose de commun avec les délirants ; j'ai en moi comme vous tous, ce qu'il y a de délirant dans l'homme normal* ». C'est ça qu'il appelle comprendre : délirer. Heureusement il y a du normal, hein, on se donne quand même des limites. Pourtant, il cherche bien à comprendre ce qui se passe, là. Et que nous dit-il qu'il se passe ? À propos du fait que « truie » serait le qualificatif qu'elle se donne et qu'elle entend comme venant de l'autre, son interlocuteur :

p. 60 : « *Le voilà bien content dites-vous, c'est ce qu'il nous enseigne – dans la parole le sujet reçoit son message sous une forme inversée. Détrompez vous ce n'est justement pas ça.* »

p. 63 : « *La personne qui nous parle, et qui a parlé en tant que délirante, a', reçoit sans aucun doute quelque part son propre message sous une forme inversée...* »

Alors que doit-on comprendre ? La chose ou son contraire ? Ce qui est amusant, c'est que dans la première proposition, Lacan nous dit ce qu'il imagine que ses élèves sont en train de penser : il nous délivre lui aussi son message sous une forme inversée, c'est-à-dire que ce n'est pas lui qui dit, il dit que ce sont les élèves qui disent, pour leur répondre, en direct cette fois, qu'ils se trompent. Non, Lacan n'est pas là pour justifier son enseignement, il sait faire un pas de côté lorsque la clinique le commande. Oui, mais, alors il nous faut, nous, ses élèves nous dé-détromper de sa détromperie, puisque quelques pages plus loin, si, c'est bien ça qu'il fallait comprendre.

Il vaut mieux, en effet, en rester à ne pas comprendre.

Encore une petite question sur le contenu. Au-delà du « qui parle ? », il en vient quand même au « que dit-elle ? ». L'interprétation finale de Lacan sera celle-ci : p. 64 : « *moi, la truie je reviens de chez le charcutier, je suis déjà disjointe, corps morcelé membra disjecta, délirante, et mon monde s'en va en morceaux, comme moi-même* ». Je veux bien, mais c'est une interprétation. Vais-je dire qu'elle est délirante, comme toute interprétation ? Je m'en garderai bien, ce serait une interprétation. Je constate qu'elle rejoint simplement les dires de la théorie du corps morcelé, où, là, c'est l'Autre qui parle, celui qui est admis dans les milieux de la psychiatrie et de la psychanalyse affine. Elle ne sait pas ce qu'elle en dit, dit Lacan. Heureusement que lui, il sait. Et de l'affirmer en introduisant, de surcroît, une incise en latin, il s'assure l'adhésion certaine de ses auditeurs, fascinés par tant de savoir. La rhétorique n'est pas un vain mot.

Et moi qui ne sait rien, pourquoi ne viendrais-je pas ici mettre mes pieds dans le plat en reprenant un élément complètement délaissé par Lacan dans son interprétation, élément qu'il nous a pourtant fourni : p. 60 : « *Quel est ce personnage (son interlocuteur dans le couloir) ? Nous l'avons dit, c'est un homme marié, amant d'une fille qui est elle-même l'amie de notre malade, et très impliquée dans le désir dont celle-ci est victime – elle en est, non pas le centre, mais je dirais le personnage fondamental. Les rapports de notre sujet avec ce couple sont ambigus* ».

Tout cela, comment le sait-on ? On ne le sait pas. Ce serait la jeune fille qui l'aurait dit à Lacan face à l'auditoire ? Peu importe, ce qui compte, c'est de noter que Lacan ne trouve pas important de nous le dire, là, qui est le sujet de l'énonciation et en quels termes exacts il (elle) s'est exprimé. C'est un contenu, un signifié, qui nous est livré, non un discours articulé de signifiants. C'est un énoncé qui a exclu le sujet au profit du savoir, comme ce que Lacan dit lui-même de ce qu'est la science¹. Ce n'est rien d'autre qu'une projection.

Mais, si c'est bien la jeune fille qui l'a dit (s'il ne l'a pas lu dans le dossier, si ce n'est pas un collègue qui le lui a soufflé avant la séance), pourquoi Lacan ne fait-il rien de cette occurrence ? Pourquoi, alors, ne m'en servirais-je pas pour dire : truie, c'est en effet la réponse de la bergère au berger : « *je viens de chez le charcutier, car tu es un cochon, d'être l'amant de mon amie, et si tu es un cochon j'aimerais être une truie, j'aimerais être à la place de mon amie* ». Plus rien à voir avec le corps morcelé, là, n'est-ce pas ? Mais je le concède, c'est un délire. C'est le mien, mais il n'est ni plus, ni moins délirant que celui de Lacan qui situe, lui, le délire dans cette jeune fille, allant jusqu'à lui faire dire – ce qu'elle ne dit pas « je suis délirante ». Pourtant, on y retrouverait une autre formule intéressante de l'enseignement de Lacan : « *le désir, c'est le désir de l'autre* ». De là à dire que, dans cette présentation de malades, c'est lui qui la charcute...

¹ Dans : *La science et la vérité*, dernier texte des *Ecrits*.

Elle... Lacan nous dit qu'elle a dit « *je viens de chez le charcutier* » et qu'elle dit que son interlocuteur a dit : « *truie* ». C'est tout. La déduction, l'interprétation, quelle qu'elle soit, c'est de l'interprétatif. Alors que, à mon sens, le rôle du psychanalyste serait de l'amener, par des questions, à réfléchir sur son récit et d'en tirer les conclusions qui sont les siennes. Mais, nous ne sommes pas dans le champ de la psychanalyse, nous sommes dans celui de la psychiatrie, même si elle s'inspire des théories de la psychanalyse. Nous sommes aussi dans un champ de savoir, où une paranoïaque est définie comme une paranoïaque c'est-à-dire délirante, et dont il serait évident qu'elle souffre d'un corps morcelé, thème du délire, puisque c'est ce qui est écrit dans les livres. C'est donc ce qu'il s'agissait de retrouver, un objet de savoir, c'est-à-dire un énoncé, un signifié, sans souci du sujet de l'énonciation, c'est-à-dire *qui* parle.

Lacan veut faire parler la réalité, car il pense faire une démonstration de la réalité de la psychose, telle que, pour « la psychotique », son message lui revient « dans le réel » pris pour la réalité, sous une forme inversée – ou pas, c'est selon la page à laquelle on se réfère.

C'est bien pourquoi, je me permets d'insister, j'ai introduit cette recherche sur le Réel d'un récit de ma propre exploration de l'inconscient par la voie royale découverte par Freud. Au moins, le sujet de l'énonciation, il est on ne peut plus clair, et ce que j'ai dit du Réel que j'ai découvert, je l'assume en mon nom propre sans prétendre en faire un universel objectif, c'est-à-dire une « réalité ». Bien sûr parfois, il pourra m'arriver de déraiper et de glisser vers le penchant universaliste, mais je me soigne. En tout cas radicalement lorsque j'écoute un analysant en le respectant dans son énonciation propre. Le Réel m'échappera toujours, mais au moins l'ai-je borné dans mon analyse et, dans la théorie, j'ai pu, grâce à cela, en faire un concept légèrement plus cohérent. Du moins le crois-je...